

## **Pascal avec Rousseau**

*Vérité de la démocratie* de Jean-Luc Nancy, Galilée, 63 p.

Georges Leroux

---

Number 239, Winter 2012

Jean-Luc Nancy, lignes de sens : philosophie, art, politique

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/65859ac>

[See table of contents](#)

---

**Publisher(s)**

Spirale magazine culturel inc.

**ISSN**

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

---

**Cite this article**

Leroux, G. (2012). Pascal avec Rousseau / *Vérité de la démocratie* de Jean-Luc Nancy, Galilée, 63 p. *Spirale*, (239), 38–39.

plus névralgique, au plus vif du débat sur la politique et traduit une inquiétude de part en part philosophique<sup>1</sup>. Commentant le mot que Napoléon aurait adressé à Goethe — « *Le destin, c'est la politique* » —, il met en garde contre les dangers inhérents à l'idée même de « *destinée collective* », qui serait le lieu d'une confusion. Confusion entre collectif et entité propre : prégnance du mot « politique » dont la portée retombe dans l'indéfini. Tout le contraire d'une levée ! Nancy rappelle que c'est pour éviter ces formes de « ou bien... ou bien... » que Derrida forgea « *le mot-valise : destinerrance* ».

Il nous revient donc de nous confronter à ce qui excède le temps du politique, le « *tout politique* » comme le « *tout est politique* », en dissipant *tout* malentendu à ce sujet : « *Non : tout doit être tout, c'est-à-dire multiple.* » Comme Rousseau, Jean-Luc Nancy (s'il m'autorise ce parallèle) n'est pas loin de sentir le retrait de ce qu'il appelle un « *se sentir exister* » : « *C'est*

*pourquoi Rousseau herborise, fait de la musique, écrit les Rêveries et demande une "religion civile", à la fin du contrat, pour rendre "sensible au cœur du citoyen" tout le dispositif issu du contrat.* »

Magnifique perception d'un « *sentir* » qui n'est pas tout à fait, pas encore, une « *levée* », mais qui est déjà en soi le dépassement des formes du monde devenues incompatibles. Je me surprends à imaginer un Jean-Luc Nancy « herborisant », faisant ou écoutant de la musique, rédigeant des rêveries ou autres divagations narratives. On touche ici, au plus près, à ce qui n'est ni « *interior intimo meo* » (Augustin) ni « *humanisme substitué à la théologie* ». On touche ici à la vie. †

1. Au moment où Jean-Luc Nancy rédigeait ce « *Post-scriptum* », il prenait connaissance d'une publication récente d'Alain Badiou, *La relation énigmatique entre politique et philosophie* (Meaux, Germina, 2011), dans laquelle Badiou caractérise la politique par l'expression : « *destinée collective de l'humanité* ».

# Pascal avec Rousseau



PAR GEORGES LEROUX

## VÉRITÉ DE LA DÉMOCRATIE

de Jean-Luc Nancy  
Galilée, 63 p.

À ceux qui s'alarment face à l'épuisement de la vie démocratique, Jean-Luc Nancy ne donne pas tort : minée de l'intérieur par le pouvoir des bureaucraties, la démocratie « gestionnaire » ne laisse pas de manifester l'érosion de son concept. Le constat le plus ordinaire chez les théoriciens de science politique reconduit à la pensée de Tocqueville, pour qui la maladie de la démocratie est d'abord la contamination de son idéal par la pulsion individualiste. On n'en finit plus de recenser ce thème tocquevillien chez tous ceux, y compris les philosophes s'inscrivant dans le sillage de ce « vivre-ensemble » promu par Hannah Arendt, qui croient possible d'investir de nouvelles modalités. Par exemple, la démocratie délibérative, ou même la démocratie électronique, rendant possible l'expression en temps réel de la volonté générale chère à Rousseau.

Jean-Luc Nancy n'est pas de ceux qui se satisfont du constat de Tocqueville, encore moins de procédés thérapeutiques. Dans son bref essai commémorant les événements de Mai 68, il appelle sans hésiter à penser une métaphysique de la démocratie où les principes d'égalité de Rousseau, si souvent travestis dans une pensée de l'équivalence, seraient réinstallés par un recours à l'infini de Pascal. La proposition est radicale et elle affleure dans une métaphore qui ressurgit à tous les carrefours de son propos, celle d'un souffle, d'une énergie dans

laquelle le philosophe retrouve autant l'inspiration nietzschéenne d'un dépassement des valeurs que celle de l'énergie révolutionnaire de Marx. Un communisme spirituel et pascalien ? La formule ne manque pas d'audace.

## DÉMOCRATIE SANS EXEMPLE

Pour restituer l'argument qui soutient cette proposition, il faut d'abord mettre à la marge le souci de l'exemple. Un seul est fourni en conclusion, celui de la santé, et il n'y en a pas d'autre. S'il doit être question de la *vérité* de la démocratie, ce ne saurait donc être au sens classique de la philosophie politique, toujours désireuse de démontrer la supériorité concrète du régime sur tous les autres. La vérité ne désigne pas ici l'adéquation de la démocratie à la revendication qui la produit, encore moins les problèmes de pouvoir et de violence auxquels elle peut prétendre apporter le meilleur remède. Cette réflexion sur la vérité s'amorce au contraire en prenant la mesure de tout ce qui est allégué que la démocratie n'est pas et ne saurait être : d'abord, l'exercice d'une autorité trouvant dans quelque extériorité fondatrice le principe d'un pouvoir ou le programme d'une politique à venir et, ensuite, le projet de réduire les différences en croyant poursuivre un idéal d'égalité. Argumenter à partir d'exemples, ce serait en effet présenter une mise en œuvre, « des politiques », et le propos

de ce livre est justement de tenir la vérité de la démocratie à distance de sa mise en œuvre. Jean-Luc Nancy porte en effet son regard sur ce qui échappe, sur cette vérité du *demos*, irréductible à cette polarité spéculative qui en fait le simple envers, voire l'ersatz du totalitarisme. Parlant du sujet de la démocratie, le philosophe déploie donc un horizon qui dépasse la considération des exemples. À la rationalité des projets démocratiques, si nécessaire soit-elle, il substitue l'ouverture d'un infini en acte, l'espace de l'attente infinie, de la diversité hétérogène.

C'est le thème pascalien de cet essai qui est son motif le plus décisif. Le sujet démocratique, supposé libre (la liberté n'intervient pas, mais elle est ici radicalement mise en question), n'est-il pas le présupposé de la démocratie ? S'il est le bon sujet de l'histoire, comment sa liberté, dégagée de toute autorité préétablie, peut-elle rendre possible cet être-ensemble, « *tous ensemble, tous et chaque un de tous* » ? Mai 68 pourrait être le nom de cette question, l'appel à cet esprit, à ce souffle, qui dépasse le contrat social de Rousseau. « *Ce qui jusqu'ici nous a manqué*, écrit Nancy, *c'est Pascal avec Rousseau*. » Plus loin, le philosophe leur joint Marx, créant ainsi un trinôme philosophique chargé de refonder la liberté. Comment comprendre cette compagnie philosophique sinon comme la réciprocité du contrat, comme forme sociale, et de l'attente infinie, comme exigence de l'homme ? Une telle réciprocité ne saurait exister sans les tensions du moment, du contexte de la vie démocratique : chaque avancée ou chaque recul sur le plan des « politiques », exposées ici comme potentialités plus ou moins réalisables, demeurent assujettis à une part d'incalculable, qui est précisément la part où se recueille l'exigence du *demos*. Nancy demande à Pascal le moyen de penser cet absolu qui passe la rification capitaliste, le calcul des intérêts et avantages, et rend possible l'ouverture où chacun est appelé à croire toujours possible une réponse supérieure, pour la simple raison que chacun fait partie du *demos*, est le *demos*.

## LA DÉMOCRATIE COMME PARTAGE DE L'INCALCULABLE

Retour au sujet : la vérité de la démocratie ne saurait donc être réduite à une forme, un format (représentation), encore moins à un dispositif. Si elle doit pouvoir être énoncée, c'est précisément dans le dépassement de tout système fondé sur une équivalence générale. Au-delà de cette forme mesurable, la démocratie occupe un espace ouvert aux dimensions de l'incalculable, un espace ouvert où peut souffler le souffle de son origine, l'esprit qui l'anime dans son concept même. Jean-Luc Nancy évoque « *l'art ou l'amour, l'amitié ou la pensée* » et, s'éloignant du motif tocquevillien de l'individualisme, en prend plutôt le contrepied : « *C'est de l'attente d'un partage politique de l'incalculable que provient la déception devant la démocratie*. » C'est à cette jonction critique de son argument qu'apparaît le sens profond que donne Nancy à son titre. La vérité de la démocratie réside dans la séparation, dans l'écart : entre l'ordre du politique, qui est forme et pouvoir, et l'ordre transcendant — ce terme n'appartient pas ici au lexique de Nancy : je l'introduis pour qualifier ce registre sacré démythologisé — de ce qui constitue le « *dehors ouvert* », il nous faut reconnaître un clivage, une infinie différence.

La référence à la pensée de Jacques Derrida se révèle décisive à plus d'un titre. D'abord, parce qu'elle permet de déployer les virtualités de cet infini présent en acte en le subsumant dans le concept de la *différance*, mais surtout peut-être, comme Nancy nous permet d'y revenir dans un important article sur le « commun » (« Le commun le moins commun », *Actuel Marx*, n° 48, 2010), en refusant l'enterrement de la pensée de Marx et en maintenant ouvert le spectre d'un communisme originel. *Spectres de Marx* constitue à cet égard l'écho indéfectible de cette pensée en acte inscrite sans faille et sans défaut dans l'attente qui signait, et signe encore, la mémoire de Mai 68 tout autant que la dénonciation de son oubli. On ne peut que souligner ici la fécondité de cette pensée de la séparation, même s'il est si difficile, et sans doute parce qu'il est *a priori* impossible, de l'associer à quelque politique que ce soit. Nancy insiste sur la transcendantalité de cet être-en-commun, *a priori* irréductible à quelque forme particulière. Impossible hypostase de la vérité donc, impossible instanciation de la vérité démocratique. Quand il évoque une « *démocratie nietzschéenne* », après avoir reconfiguré l'égalité de Rousseau et l'infini de Pascal, Nancy peut donner l'impression d'opérer une torsion inutile à l'argument qui l'a conduit à la vérité de la séparation. En fait, il la retrouve dans le refus nietzschéen de l'équivalence. Le motif n'est pas approfondi, on peut le regretter, car il y aurait beaucoup à dire sur la souveraineté et la grande politique, mais seule importe ici la critique du mécanisme, des procédures qui annulent la séparation en légitimant l'équivalence.

On peut sur ce point parler d'une « *mutation du paradigme de l'équivalence* ». Même si Jean-Luc Nancy n'en énonce que le principe, celui de l'affirmation toujours unique d'une valeur incomparable, on mesure les effets de cette décision sur des modèles qui engendrent les formes mêmes de la domination : par exemple, la domination de l'économique, de la croissance. Nous retrouvons sur ce registre les fondements les plus constants de la pensée de Jean-Luc Nancy, notamment le privilège de la singularité. On se souvient de sa critique de la communauté, dont l'argument est repris ici au sujet de la vérité du commun. Cette proposition ne craint pas les formulations utopiques, en particulier quand elle évoque le « *foisonnement possible des formes que l'infini peut prendre* », mais dans cette audace même, elle se montre à la hauteur de cette « *fébrilité d'attente* » qui caractérise notre temps. On aimera aussi dans cette utopie la reprise du premier moteur, figure de ce manque qui frappe de stérilité toute l'action politique, prisonnière du motif du capital. Les dernières pages de cet essai vibrant méritent d'être méditées. Jean-Luc Nancy parle de la démocratie comme d'une « *aristocratie égalitaire* », une expression nietzschéenne qui fait écho aux *Politiques de l'amitié* de Jacques Derrida. On y entend en effet une demande, celle de ne pas se dérober à ce nécessaire retour à l'*ethos* de la démocratie, qui se tient au-delà de toute politique particulière. C'est en ce sens en effet que « *la démocratie est d'abord une métaphysique* », c'est-à-dire une condition transcendantale du vivre-ensemble : « *Pensons d'abord l'être de notre être-ensemble-au-monde, nous verrons quelle politique laisse cette pensée courir ses chances.* »